

# Au sujet de la négligence à apprendre un métier [suite]

Autor(en): **Zimmermann, J.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique**

Band (Jahr): **45 (1916)**

Heft 11

PDF erstellt am: **16.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-1038839>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## Au sujet de la négligence à apprendre un métier

(Suite)

---

D'une manière générale, les causes de la situation critique de l'apprentissage doivent être attribuées à l'industrialisation de la vie économique. L'industrie des étrangers, pareille à un champ magnétique, attire, spécialement en Suisse, nombre de jeunes gens vers les fabriques et les hôtels.

Ceci dit, voici les motifs principaux de la crise de l'apprentissage :

- 1° La fausse appréciation de la valeur des métiers ;
- 2° La longue durée de l'apprentissage que l'on envisage comme une insupportable contrainte ;
- 3° L'appât du gain immédiat, après la libération des écoles ;
- 4° La peur qu'ont les patrons de former des apprentis.

Occupons-nous, en premier lieu, de la *fausse appréciation de la valeur des métiers*.

Malheureusement bien à tort, on a perdu dans nombre de milieux la confiance en l'avenir des métiers. Malgré les progrès de l'organisation, malgré les initiatives de l'Etat, cette fausse opinion reste profondément enracinée dans l'esprit de nos populations. Elle y est entretenue surtout par tant de gâte-métier incapables, qui, par suite d'un apprentissage défectueux et insuffisant ou d'une vocation mal choisie, ne peuvent prétendre à un avancement. Combien d'ouvriers s'établissent trop jeunes comme patrons alors qu'ils ne savent rien du monde et qu'ils n'ont aucune expérience ! Trop souvent alors ces précoces patrons, eux-mêmes insuffisamment instruits, prennent à leur service des apprentis. Il est facile de s'imaginer les déplorables résultats d'une pareille préparation. Si le patron n'est pas à la hauteur de son métier, il ne lui est pas possible d'inspirer à ses apprentis le véritable esprit, le véritable goût professionnel. Si ces derniers ne sont pas doués d'un talent spécial et s'ils ne sont pas dirigés par une volonté ferme et un vif désir de progresser, ces ouvriers à moitié formés abandonnent leur profession dès qu'ils ont quitté l'atelier d'apprentissage. Ce sont ceux-là qui ne cessent de maugréer et de répéter que « le métier ne va plus ».

Puisque nous parlons de la fausse appréciation de la valeur des métiers, il est juste d'ajouter un mot à l'adresse

de ces parents qui croient rendre à leur fils le plus grand service en le plaçant dans un bureau. Ils se laissent aveugler par les apparences et se disent que là du moins leur fils ne sera pas cassé, qu'il ne devra pas avaler de poussière, et que son travail ne lui coûtera pas de grands efforts physiques. Hélas ! les apparences ne sont nulle part aussi trompeuses qu'ici. Un grand nombre de jeunes gens se vouent au travail de bureau sans les dispositions requises ; l'avancement dans cette branche est extraordinairement difficile, par suite déjà de la grande affluence des candidats. Et puis, la dépendance n'y est que trop certaine, dans la plupart des cas.

Il est certain d'ailleurs que, en nos temps de progrès social, la question du salaire se présente sous un jour plus favorable pour un professionnel pratique que pour un simple commis qui, pour paraître à la hauteur, se croit obligé de faire des frais particuliers de toilette. C'est ainsi que s'explique le pourquoi de cette classe moderne qu'on appelle le « prolétariat des cols droits ».

De ce que nous venons de dire, nous concluons que l'on apprécie faussement la valeur des métiers, parce qu'ils demandent un apprentissage sérieux, parce que l'avancement d'un apprenti demande de l'adresse, de la patience et de l'énergie, et aussi parce que beaucoup s'imaginent que pour être mieux vu, il faut être employé de bureau, grave erreur, dont nous avons montré les dangers et les conséquences.

Le deuxième motif de la négligence à apprendre un métier réside dans la *durée du temps d'apprentissage que l'on considère comme une époque de contrainte trop lourde à supporter.*

Les mauvaises lectures, les excès de la vie de société, l'abus des sports, la fréquentation des cinématographes et des cafés-concerts, etc., sont autant de dissolvants pour la jeunesse qui veut jouir sans entrave de la liberté de tout voir et de tout entendre. De là cette crainte de l'apprentissage, que l'on considère comme une période de contrainte qu'il s'agit d'éviter dès que l'on a quitté l'école primaire. Les sports et les autres plaisirs deviennent un idéal de vie. Aussi maint jeune homme cherche-t-il une place qui lui assure une certaine liberté avec un gain rapide qui lui permette de goûter le plus tôt possible aux plaisirs vers lesquels tendent toutes ses aspirations. Malheureusement, il est des parents qui ne voient pas à temps les dangers que courent leurs enfants à la sortie des écoles. Hélas ! ils ne tardent pas à constater que, pour n'avoir pas su imposer leur volonté à leurs fils et leur faire comprendre la nécessité d'un apprentissage, ils leur ont préparé un avenir de soucis et de malheurs. L'esprit de prétention et de révolte contre l'autorité des parents et

des éducateurs est entré dans leur jeune tête ; l'esprit reste indifférent aux choses sérieuses, parce qu'il lui a manqué une bonne direction, qu'il lui manque l'habitude du travail suivi ; les désillusions, avec leur accompagnement d'ingratitude, constituent le prix de longues années d'éducation et de soucis, soit à la maison paternelle, soit à l'école. Voilà la conséquence de la trop grande liberté accordée à la jeunesse ; voilà ce que l'on aurait pu éviter ou enrayer par un apprentissage.

Mais ceci s'applique surtout à la population citadine.

La campagne souffre, cependant, aussi de cet esprit moderne. L'exode vers la ville y est la préoccupation de beaucoup. La jeunesse veut quitter les champs et goûter bientôt à la vie de la cité. Mais son intention n'est pas d'y apprendre un métier. Non, cela coûte de l'argent et, sans avoir appris un métier, on peut gagner quelque chose en ville ; on ira au café ou à l'hôtel où l'on se trouvera en contact avec des gens bien vus. Ce sera certainement une autre existence que celle du simple domestique de campagne ! Ces idées-là hantent la cervelle de bien des jeunes paysans, qui, les jours de foire, viennent s'amuser en ville et concluent qu'il doit y régner une gaité perpétuelle. Ils caressent déjà le rêve de revenir un jour sous le toit paternel habillés en monsieur, avec une belle somme d'écus bien sonnants dans la poche, comme tel ou tel, que la chance a tout particulièrement favorisé.

Sans doute, l'un ou l'autre a pu réussir, mais combien de malheureux ont sombré là où ils avaient rêvé de faire fortune ! Ils avaient oublié que, arrivés à l'âge où ils ne seraient plus aptes aux petits travaux du service d'hôtel, ou lorsqu'ils seraient mariés, il leur faudrait exécuter, pour un salaire infime, des besognes très pénibles. Ils n'avaient pas prévu que la pauvreté, la gêne serait leur partage. Et leur misère leur sera beaucoup plus pénible et plus dure que celle des sans-travail de la campagne, qui sont plus facilement et plus généreusement secourus par les bonnes âmes du village.

Celui qui, après un bon apprentissage, connaît sa profession peut et doit même prendre en toute tranquillité le chemin de la ville, pour s'y perfectionner dans son métier. Il va sans dire que les cailles ne lui tomberont pas rôties dans la bouche ; mais s'il est animé de bonne volonté et du désir de progresser, il trouvera bien le patron consciencieux qui s'intéressera à ses efforts, le surveillera, le guidera, lui évitera bien des fautes. Celui-là, par contre, fait fausse route, qui croit que, sans connaissances, il peut, se plaçant dans un hôtel, une fabrique ou un magasin, gagner sans trop de peine beaucoup d'argent.

Si l'un ou l'autre peut-être trouve de l'occupation, il en aura vite assez ; il cherchera autre chose ; il arrivera même qu'il sera congédié, pour être remplacé par un travailleur plus jeune et moins coûteux. Ainsi, de changement en changement, sans compter les chômages, pendant lesquels les petites économies sont vite dépensées, les plus belles années de la vie passent. Et alors le jeune homme récolte ce qu'il a semé. Il est sans profession ; le retour à la campagne lui répugne, il est trop âgé pour commencer un apprentissage. Il devra expier, durant toute sa vie, la négligence qu'il a commise en ne consacrant pas quelques années de sa jeunesse à apprendre un métier. Que les campagnards que la vie citadine fascine, y réfléchissent !

Troisième cause de la négligence à faire un apprentissage :

*L'espoir d'un gain immédiat après la libération de l'école.*

Il est indéniable que pour les parents ayant la charge d'une nombreuse famille et dont les revenus sont modestes, un apprentissage est une lourde charge. Mais qu'ils considèrent les grands avantages d'une formation professionnelle pour constituer un gagne-pain, et ils se convaincront de la nécessité de l'apprentissage ; ils ne lui préféreront pas un rapide salaire de quelques francs par semaine : la garantie d'un avenir assuré vaut bien ce sacrifice ! Elle le vaut doublement dans une région comme la nôtre où ni le commerce ni l'industrie ne sont prédominants.

Quatrième motif de la crise de l'apprentissage :

*L'aversion qu'éprouvent trop de patrons capables à former des apprentis.*

Le but idéal de l'apprentissage, qui est d'assurer au métier des recrues capables, a depuis longtemps disparu. Les employeurs ne considèrent que le point de vue matériel et ils se disent que, sous la législation actuelle, la formation des apprentis n'est plus profitable. L'élaboration de contrats d'apprentissage qui garantissent aux apprentis certains droits, la fréquentation des cours professionnels de perfectionnement pendant les heures de travail, le contrôle exercé par l'inspection des apprentissages, les examens obligatoires, sont autant de contraintes auxquelles un grand nombre d'employeurs ne savent pas se soumettre.

A cet état de choses s'ajoute le fait que, par suite des progrès techniques réalisés, nombre d'industries peuvent facilement se passer d'apprentis ; de nombreux travaux de première main, qui occupaient jadis les apprentis, sont exécutés aujourd'hui par les machines ; et le maniement de certaines machines ne peut être confié aux apprentis en raison des dangers qu'il entraîne.

Telles sont les principales causes de la crise de l'apprentissage. La question se pose maintenant de savoir quels sont les moyens propres à remédier à la situation et à favoriser l'apprentissage. Nous allons essayer d'en indiquer quelques-uns.

(*A suivre.*)

J. ZIMMERMANN.

---

\*  
—————

## Matin de mai

---

Les ombres nocturnes se dissipent peu à peu ; bientôt le jour va poindre. Au firmament qui s'azure, les dernières étoiles revêtent une pâleur nacrée qui se dégrade et s'évanouit dans l'éther, tandis que le croissant de la lune, mince et presque diaphane, disparaît par moment derrière un groupe de cirrus, floconneux, aux tons d'une blancheur laiteuse.

Egrenant l'une après l'autre leurs notes cristallines, les cloches des antiques monastères de Fribourg achèvent discrètement de tinter l'Angelus. La ville est encore endormie ; portes et fenêtres sont closes ; dans la rue, nul bruit de pas. C'est l'aube souriante et pleine de promesses d'une de ces radieuses journées de mai, d'autant plus belles qu'elles se font presque rares.

Monté sur la plus haute branche d'un ormeau, un merle s'ébroue soudain, les plumes toutes frémissantes, et prélude d'une voix vibrante aux concerts du bocage. Je me suis éveillé à son chant. Par la croisée demeurée entr'ouverte à l'exquise fraîcheur du soir, j'aspire avec délices les senteurs balsamiques que m'apporte l'haleine de la brise matinale. Bientôt, des massifs feuillus du jardin, des pommiers fleuris du verger, des vertes frondaisons des platanes, une merveilleuse harmonie s'élève, emplissant la sonorité de l'air. Le joyeux guilleri du pinson fait écho aux trilles mélodieux des chardonnerets ; le doux gazouillis des linots et des mésanges répond aux langoureuses vocalises de la grive ; le gai ramage du bouvreuil se marie agréablement à la petite voix flûtée du troglodyte et de la sittelle, et, dominant le chœur des chantres aériens, un Chantecler invisible claironne son salut au triomphal retour de la lumière.

Parée de ses plus beaux atours, la nature entière s'éveille ; le printemps rit dans le ciel immortellement jeune. Tout m'invite à une promenade matinale ; le charme est irrésistible. Je sors, je gagne d'un pas allègre la colline du Guintzet. Dans les jardins, des massifs de lilas inclinent au-dessus des murailles leurs grappes aux pointes violettes dont l'arome